

L'aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 49

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

1^{er} déc. 2018

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LÉON BLOY.

Sans effets de manche

Le spectacle de la rue a beaucoup perdu en pittoresque, comparé à celui qu'il offrait autrefois. Adieu, les dames couvertes de dentelles et de bijoux qui descendaient l'avenue des Champs-Élysées à bord d'équipages fastueux, saluées d'un noble coup de gibus, d'un digne coup de chapeau melon, ou d'un humble coup de casquette. Or, toute société bien ordonnée exige une différence visible entre les classes sociales. C'est la raison d'être des gilets jaunes.

Autrefois, les lois somptuaires qui réservaient aux nobles le port d'une plume au chapeau visaient à rendre visible la hiérarchie sociale. L'âge industriel a fait décliner l'usage des fanfreluches et des dentelles, mais ceux qui portaient un chapeau se distinguaient encore de ceux qui se contentaient d'un béret.

En temps de paix, cette variété des costumes était pittoresque ; et elle était utile aussi à l'heure des révolutions, afin que chacun pût reconnaître son ennemi et tourner le canon de son fusil dans la bonne direction. Hélas ! Le costume civil est devenu aussi terne et uniforme que les tenues militaires. Dans les cortèges officiels, les gardes aux tenues chamarrées ont cédé la place à des gorilles rébarbatifs, entraînant la ruine des passementiers et des plumassiers.

Jadis, autour des souverains, les rayons du soleil ou l'éclat des flambeaux faisaient luire les halbardes d'une lueur glacée. Désormais, l'oreillette des porte-flingue se fait aussi discrète que possible. Dans la forme, l'heure est à la réserve et à la sobriété, mais le message demeure : le pouvoir est résolu à se défendre.

Le pouvoir s'affirme, mais l'argent, lui, n'ose plus se montrer. Il faut dire que l'irruption de l'aisance parmi les pauvres a eu des conséquences fâcheuses. En améliorant le sort des classes laborieuses, les pays capitalistes ont, du même coup,



répandu l'oisiveté dans la population, et l'oisiveté est, comme chacun sait, mère de tous les vices. Notons au passage que les pays socialistes se sont bien gardés de commettre la même erreur.

En répandant à la légère dans la population les objets de luxe et de confort, les capitalistes ont failli à la mission historique que Marx leur avait assignée : incarner et défendre un ordre social im-

muable. En mettant l'automobile à la portée de toutes les bourses, ils ont cédé à l'appât du gain, justifiant la remarque de Lénine : « Ils vendront la corde pour les pendre. »

Enrichir les pauvres et transformer les travailleurs en oisifs, c'est en soi un non-sens. Mais c'est aussi une folie, les vices prenant alors inmanquablement des proportions inquiétantes. Le vice a quelque chose d'émoustillant qui fait qu'on ne souhaite pas s'en passer tout à fait. Ce qui compte, c'est de le réserver à quelques-uns.

Quand l'usage des stupéfiants était l'apanage des poètes ou des détectives de génie, ou de quelques vieux coloniaux qui y avaient pris goût sous des climats torrides, c'était pittoresque. Mais quand les pauvres se droguent, c'est un fléau.

Quand les premiers automédons passaient en trombe sur les routes désertes, à près de cinquante à l'heure, les gamins s'attroupaient le long de la route pour ne pas manquer le spectacle. Aujourd'hui, les embarras de la circulation sont une calamité. Au siècle dernier, *Nationale 7* était le titre d'une chanson joyeuse. Aujourd'hui, ce serait le titre d'un film d'horreur.

Bruyante, dangereuse et encombrante, l'automobile le fut dès ses débuts, et bien plus qu'aujourd'hui. Personne ne songeait à le lui reprocher, et pourquoi ? Parce qu'elle était rare. Pour demeurer signe de richesse et de puissance, elle doit le redevenir.

Voyage en première classe

Quel est, à l'inverse, le symbole d'une condition inférieure ? Le gilet jaune, précisément. Celui du cantonnier qui balaie les papiers gras ; celui de l'égoutier qui débouche les tuyaux ; celui du terrassier qui pousse sa brouette ; celui du livreur qui décharge son camion. Détrônant le bleu de travail, le gilet jaune est devenu l'emblème de la condition ouvrière, et même servile.

Mais le gilet jaune par excellence est celui de l'automobiliste déchu, humilié, celui dont le véhicule est en panne et qui attend, au bord de la route, l'arrivée des secours. La loi lui impose le port du gilet infamant, comme jadis celui de la crécelle aux lépreux. De lui-même, le cycliste, conscient de la précarité de son état, s'en revêt avant de se mêler à la circulation. Quand, arc-bouté sur son pédalier, il entend gronder derrière lui le moteur de la voiture qu'il ralentit, le gilet jaune est son excuse.

Or, dès que l'automobile se banalise, non seulement son prestige diminue, mais son usage devient impossible. A bord des avions, des hélicoptères et des limousines qui sont leurs moyens

de transport ordinaires, les grands de ce monde se réunirent donc, et trouvèrent le moyen de rendre à l'automobile sa rareté originelle : ils proclamèrent qu'il fallait « sauver la planète ». La planète, c'est-à-dire ceux dont la planète entière est le village, tout comme autrefois « le monde » désignait la seule élite élégante. Comme les préjugés démocratiques les obligeaient à taire leurs intentions véritables, ils inventèrent la fiscalité écologique, expression forgée sur le modèle d'« obscure clarté » ou d'« idiot utile ».

Le péril jaune

On dit que le gilet jaune est un garant de sécurité. Mais pour qui ? Il n'est pas fait pour protéger les piétons des automobilistes, mais les automobilistes des piétons. Sinon, on aurait ordonné, au contraire, de peindre toutes les voitures en jaune.

C'était impossible : une voiture de couleur jaune ne saurait servir à autre chose qu'à transporter le courrier ou à tirer une caravane du cirque Pinder. Le bleu du fourgon de police, le blanc de l'ambulance, le rouge du camion de pompiers sont, comme l'orange de la dépanneuse, le signe de leur vocation utilitaire. De même, la livrée du domestique ressemble à l'habit bourgeois. Mais celui-ci est noir. Les voitures officielles le sont aussi, toute dignité étant synonyme de gratuité.

La subtilité de la taxe sur les carburants est de n'interdire à personne de posséder une voiture, mais de rendre impossible de rouler avec. Le résultat aurait dû être de permettre aux limousines de s'élancer à pleine puissance, comme au bon vieux temps, sur les routes enfin dégagées de la foule des voitures de bas de gamme des classes moyennes en goguette.

Aux classes moyennes, il manque tout à la fois l'émouvante humilité du vrai miséreux et la distinction du véritable riche. C'est pourquoi, depuis des années, on avait accordé des prêts bonifiés pour les inciter à s'installer loin du centre élégant des villes. En leur interdisant en outre de circuler, on les chassait à la fois des villes et des campagnes, et on s'en débarrassait doublement. Les auteurs de ce plan avaient oublié que les classes moyennes travaillent. Et quand on habite loin de la ville, on a besoin d'une voiture pour ça.

D'où le nombre de mécontents. Le paradoxe est que leur signe de ralliement est cet accessoire dont le gouvernement lui-même a prescrit l'usage. A présent qu'ils se trouvent ravalés au rang de simples piétons, ils ne font pas autre chose que ce que la loi leur ordonne : ils enfilent leur gilet jaune. Et il semble que, pour les apaiser, les effets de manche ne serviront à rien. ■